

maylis de kerangal

cales



réparer les vivants

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

Je marche sous un ciel de traîne, 2000

La vie voyageuse, 2003

Ni fleurs ni couronnes, collection «*Minimales*», 2006

Corniche Kennedy, 2008; «*Folio*» n° 5052

Naissance d'un pont, 2010; «*Folio*» n° 5339

Tangente vers l'est, collection «*Minimales*», 2012

Chez d'autres éditeurs

Dans les rapides, *Naïve*, 2007

Nina et les oreillers, illustrations Alexandra Pichard, *Hélium*, 2011

réparer les vivants

maylis de kerangal

réparer les vivants

roman

verticales

© Éditions Gallimard, janvier 2014.

« My heart is full »

*De l'influence des rayons gamma sur
le comportement des marguerites,*
Paul Newman, 1973

Ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, depuis que sa cadence s'est accélérée à l'instant de la naissance quand d'autres cœurs au-dehors accéléraient de même, saluant l'événement, ce qu'est ce cœur, ce qui l'a fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre, ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre – l'amour ; ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce qu'il a filtré, enregistré, archivé, boîte noire d'un corps de vingt ans, personne ne le sait au juste, seule une image en mouvement créée par ultrason pourrait en renvoyer l'écho, en faire voir la joie qui dilate et la tristesse qui resserre, seul le tracé papier d'un électrocardiogramme déroulé depuis le commencement pourrait en signer la forme, en décrire la dépense et l'effort, l'émotion qui précipite, l'énergie prodiguée pour se comprimer près de cent mille fois par jour et faire circuler chaque minute jusqu'à cinq litres de sang, oui, seule cette ligne-là pourrait en donner un récit, en profiler la vie, vie de flux et de reflux, vie de vannes et de clapets, vie de pulsations, quand le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, lui, échappe aux

RÉPARER LES VIVANTS

machines, nul ne saurait prétendre le connaître, et cette nuit-là, nuit sans étoiles, alors qu'il gelait à pierre fendre sur l'estuaire et le pays de Caux, alors qu'une houle sans reflets roulait le long des falaises, alors que le plateau continental reculait, dévoilant ses rayures géologiques, il faisait entendre le rythme régulier d'un organe qui se repose, d'un muscle qui lentement se recharge – un pouls probablement inférieur à cinquante battements par minute – quand l'alarme d'un portable s'est déclenchée au pied d'un lit étroit, l'écho d'un sonar inscrivant en bâtonnets lumineux sur l'écran tactile les chiffres 05:50, et quand soudain tout s'est emballé.

Cette nuit-là donc, une camionnette freine sur un parking désert, s'immobilise de travers, les portières avant claquent tandis que coulisse une ouverture latérale, trois silhouettes surgissent, trois ombres découpées sur l'obscurité et saisies par le froid – février glacial, rhinite liquide, dormir habillé –, des garçons semble-t-il, qui zippent leur blouson jusqu'au menton, déroulent leur bonnet au ras des cils, glissent sous la laine polaire le haut charnu de leurs oreilles et, soufflant dans leur mains jointes en cornet, vont s'orienter face à la mer, laquelle n'est encore que du bruit à cette heure, du bruit et du noir.

Des garçons, ça se voit maintenant. Ils se sont alignés derrière le muret qui sépare le parking de la plage, piétinent et respirent fort, narines douloureuses à force de tuyauter l'iode et le froid, et ils sondent cette étendue obscure où il n'est nul tempo, hormis le fracas de la vague qui explose, ce vacarme qui force dans l'écroulement final, scrutent ce qui gronde au-devant d'eux, cette clameur dingue où il n'est rien sur quoi poser le regard, rien, hormis peut-être la

lisière blanchâtre, mousseuse, milliards d'atomes catapultés les uns contre les autres dans un halo phosphorescent, et assommés par l'hiver au sortir du camion, étourdis par la nuit marine, les trois garçons maintenant se ressaisissent, règlent leur vision, leur écoute, évaluent ce qui les attend, le *swell*, jaugent la houle à l'oreille, estiment son indice de déferlement, son coefficient de profondeur, et se souviennent que les vagues formées au large progressent toujours plus vite que les bateaux les plus rapides.

C'est bon, l'un des trois garçons a murmuré d'une voix douce, on va se faire une bonne session, les deux autres ont souri, après quoi tous trois ont reculé ensemble, lentement, raclant le sol de leurs semelles et tournant sur eux-mêmes, des tigres, ils ont levé les yeux pour creuser la nuit au fond du bourg, la nuit close encore en arrière des falaises, et alors celui qui a parlé a regardé sa montre, encore un quart d'heure les mecs, et ils sont remontés dans le camion attendre l'aube nautique.

Christophe Alba, Johan Rocher et lui, Simon Limbres. Les alarmes sonnaient quand ils ont repoussé leur drap et sont sortis du lit pour une session conclue peu avant minuit par échange de textos, une session à mi-marée comme on en compte deux ou trois dans l'année – mer formée, houle régulière, vent faible et pas un chat sur le spot. Un jean, un blouson, ils se sont glissés au-dehors sans rien avaler, pas même un verre de lait, une poignée de céréales, pas même un bout de pain, se sont postés au bas de leur immeuble (Simon), devant le portail de leur

pavillon (Johan), et ont attendu le camion qui lui aussi était ponctuel (Chris), et eux qui jamais ne se lèvent avant midi le dimanche, malgré les sommations maternelles, eux dont on dit qu'ils ne savent que penduler chiques molles entre le canapé du salon et la chaise de leur chambre, ils piaffaient dans la rue à six heures du matin, lacets défaits et haleine fétide – sous le réverbère, Simon Limbres a regardé se désagréger l'air qu'il expirait par la bouche, les métamorphoses de la fumerolle blanche qui s'élevait, compacte, puis se dissolvait dans l'atmosphère, jusqu'à disparaître, s'est souvenu qu'enfant il aimait jouer au fumeur, plaçait l'index et le majeur tendus devant ses lèvres, prenait une large inspiration en creusant les joues et soufflait comme un homme –, eux, soit les *Trois Caballeros*, soit les *Big Waves Hunters*, soit Chris, John et Sky, alias jouant non comme des surnoms mais comme des pseudonymes, puisque créés pour se réinventer surfeurs planétaires quand on est lycéens d'estuaire, si bien qu'à l'inverse prononcer leur prénom les rabat illico sur une configuration hostile, la bruine glacée, le clapot maigre, les falaises comme des murs et les rues désertées à l'approche du soir, le reproche parental et la requête scolaire, la plainte de la petite amie laissée sur le carreau, celle à laquelle on aura cette fois encore préféré le *van*, celle qui ne pourra jamais rien contre le surf.

Ils sont dans le *van* – jamais ils ne disent camionnette, plutôt crever. Humidité craspec, sable granulant les surfaces et râpant les fesses comme du papier de verre, caoutchouc saumâtre, puanteurs d'estran et de paraffine, surfs empilés,

monceau de combinaisons – shorties ou intégrales épaisses à cagoules incorporées –, gants, chaussons, wax en pots, *leashes*. Se sont assis tous les trois à l'avant, serrés épaule contre épaule, ont frotté leurs mains entre leurs cuisses en poussant des cris de singe, putain ça caille, après quoi ils ont mastiqué des barres de céréales vitaminées – mais faudrait pas tout becqueter, c'est après que l'on dévore, après s'être fait dévorer justement –, se sont passé la bouteille de Coca, le tube de lait concentré Nestlé, les Pépito et les Chamonix, des biscuits de garçons mous et sucrés, ont fini par ramasser sous la banquette le dernier numéro de *Surf Session* qu'ils ont ouvert contre le tableau de bord, accolant leurs trois têtes au-dessus des pages qui luisaient dans la pénombre, le papier glacé comme une peau hydratée d'ambre solaire et de plaisir, des pages tournées des milliers de fois et qu'ils scrutent à nouveau, globes basculés hors des orbites, bouches sèches : déferlante de Mavericks et *point break* de Lombok, rouleaux de Jaws à Hawaï, tubes de Vanuatu, lames de Margaret River, les meilleurs rivages de la planète déroulent ici la splendeur du surf. Ils y pointent des images d'un index fervent, là, là, ils iront là un jour, peut-être même l'été prochain, les trois dans le camion pour un surf trip de légende, ils partiront à la recherche de la plus belle vague qui se soit jamais formée sur Terre, rouleront en quête de ce spot sauvage et secret qu'ils inventeront comme Christophe Colomb a inventé l'Amérique et seront seuls sur le *line up* quand surgira enfin celle qu'ils attendaient, cette onde venue du fond de l'océan, archaïque et parfaite, la beauté en personne, alors

le mouvement et la vitesse les dresseront sur leur planche dans un rush d'adrénaline quand sur tout leur corps et jusqu'à l'extrémité de leurs cils perlera une joie terrible, et ils chevaucheront la vague, rallieront la terre et la tribu des surfeurs, cette humanité nomade aux chevelures décolorées par le sel et l'éternel été, aux yeux délavés, garçons et filles n'ayant pour tout vêtement que ces shorts imprimés de fleurs de tiaré ou de pétales d'hibiscus, ces tee-shirts turquoise ou orange sanguine, n'ayant pour tout soulier que ces tongs de plastique, cette jeunesse lustrée de soleil et de liberté : jusqu'au rivage ils surferont le pli.

Les pages du magazine s'éclairent à mesure que le ciel pâlit au-dehors, elles divulguent leur nuancier de bleus dont ce cobalt pur qui brutalise les yeux, et de verts si profonds qu'on les dirait tracés à l'acrylique, çà et là le sillage d'un surf apparaît, rayure blanche minuscule sur mur d'eau phénoménal, les garçons clignent des paupières, murmurent putain c'est ouf quand même, c'est guedin, puis Chris s'écarte pour consulter son portable, la lumière de l'écran bleuit sa face et, l'éclairant par-dessous, accuse l'ossature de son visage – arcade sourcilière proéminente, mâchoire prognathe, lèvres mauves – tandis qu'il lit à voix haute les informations du jour : les Petites Dalles today, houle idéale sud-ouest / nord-est, vagues entre un mètre cinquante et un mètre quatre-vingts, la meilleure session de l'année ; après quoi il ponctue, solennel : on va se bâfrer, *yes*, on va être des *kings* ! – l'anglais incrusté dans leur français, constamment, pour tout et pour rien, l'anglais comme s'ils

vivaient dans une chanson pop ou dans une série américaine, comme s'ils étaient des héros, des étrangers, l'anglais qui allège les mots énormes, « vie » et « amour » devenant *life* et *love*, aériens, et finalement l'anglais comme une pudeur – et John et Sky ont hoché la tête en signe d'acquiescement infini, yeah, des *big wave riders*, des *kings*.

C'est l'heure. Amorce du jour où l'informe prend forme : les éléments s'organisent, le ciel se sépare de la mer, l'horizon se discerne. Les trois garçons se préparent, méthodiques, suivant un ordre précis qui est encore un rituel : ils fartent leur planche, vérifient les attaches du *leash*, passent des sous-vêtements spéciaux en polypropylène avant de revêtir les combinaisons en se contorsionnant sur le parking – le néoprène adhère à la peau, la râpe et parfois même la brûle –, chorégraphie de pantins en caoutchouc qui demande de l'entraide, nécessite qu'ils se touchent, se manipulent ; après quoi les bottillons, la cagoule, les gants, et ils referment le camion. À présent, ils descendent vers la mer, surf sous le bras, légers, franchissent la grève à grandes enjambées, la grève où les galets s'effondrent sous leur pas dans un boucan infernal, et une fois arrivés au rivage, alors que tout se précise en face d'eux, le chaos et la fête, ils passent le *leash* autour de leur cheville, rajustent leur cagoule, réduisent à rien l'espace de peau nue autour de leur cou en saisissant dans leur dos ce cordon qu'ils remontent jusqu'aux derniers crans de la fermeture éclair – il s'agit d'assurer la meilleure étanchéité possible à leur peau de jeune homme, une peau souvent constellée d'acné

dans le haut du dos, sur les omoplates, quand Simon Limbres, lui, arbore un tatouage maori en épaulière –, et ce geste, le bras tendu en l'air d'un coup sec, signifie que la session commence, *let's go!* – alors peut-être que maintenant les cœurs s'excitent, qu'ils s'ébrouent lentement dans les cages thoraciques, peut-être que leur masse et leur volume augmentent et que leur frappe s'intensifie, deux séquences distinctes dans un même battement, deux coups, toujours les mêmes : la terreur et le désir.

Ils entrent dans l'eau. Ne hurlent pas en y plongeant leur corps, moulé de cette membrane flexible qui conserve la chaleur des chairs et l'explosivité des élans, n'émettent pas un cri, mais traversent en grimaçant la muraille de cailloux qui roulent, et la mer se creusant vite, puisqu'à cinq ou six mètres du bord ils n'ont déjà plus pied, ils basculent en avant, s'allongent à plat ventre sur leur planche, leurs bras entaillant le flot avec force, ils franchissent la zone de ressac et progressent vers le large.

À deux cents mètres du rivage, la mer n'est plus qu'une tension ondulatoire, elle se creuse et se bombe, soulevée comme un drap lancé sur un sommier. Simon Limbres se fond dans son mouvement, il rame vers le *line up*, cette zone au large où le surfeur attend le départ de la vague, s'assurant de la présence de Chris et John, postés sur la gauche, petits bouchons noirs à peine visibles encore. L'eau est sombre, marbrée, veineuse, la couleur de l'étain. Toujours aucune brillance, aucun éclat, mais ces particules blanches qui poudrent la surface, du sucre, et l'eau est glacée, 9 ou 10 °C pas plus, Simon ne pourra jamais

prendre plus de trois ou quatre vagues, il le sait, le surf en eau froide éreinte l'organisme, dans une heure il sera cuit, il faut qu'il sélectionne, choisisse la vague la mieux formée, celle dont la crête sera haute sans être trop pointue, celle dont la volute s'ouvrira avec assez d'ampleur pour qu'il y prenne place, et qui durera jusqu'au bout, conservant en fin de course la force nécessaire pour bouillonner sur la grève.

Il se retourne vers la côte comme il aime toujours le faire avant de s'éloigner davantage : la terre est là, étirée, croûte noire dans des lueurs bleutées, et c'est un autre monde, un monde dont il s'est dissocié. La falaise dressée en coupe sagittale lui désigne les strates du temps mais là où il se trouve le temps n'existe plus, il n'y a plus d'histoire, seul ce flot aléatoire qui le porte et tournoie. Son regard s'attarde sur le véhicule grimé en *van* californien qui stationne sur le parking devant la plage – il reconnaît la carrosserie constellée de stickers récoltés au fil des sessions, il sait les noms étalés à touche-touche, Rip Curl, Oxbow, Quiksilver, O'Neill, Billabong, la fresque psychédélique mélangeant dans un même flottement halluciné champions de surf et stars du rock, le tout assorti d'un bon nombre de filles cambrées aux maillots rikiki, aux cheveux de sirène, ce *van* qui est leur œuvre commune et l'antichambre de la vague – après quoi il s'accroche aux phares arrière d'une voiture qui gravit le plateau pour s'enfoncer dans les terres, le profil de Juliette endormie se dessine, elle est couchée en chien de fusil sous sa couette de gamine, elle a son air buté même dans le sommeil, et subitement il fait volte-face, se

détourne du continent, s'en arrache, un sursaut, encore quelques dizaines de mètres, puis il cesse de ramer.

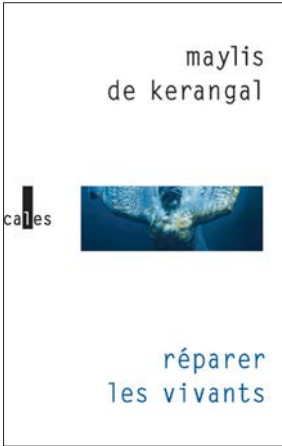
Bras qui se reposent mais jambes qui dirigent, mains accrochées aux rails du surf et torse légèrement relevé, menton haut, Simon Limbres flotte. Il attend. Tout fluctue autour de lui, des pans entiers de mer et de ciel surgissent et disparaissent dans chaque remous de la surface lente, lourde, ligneuse, une pâte basaltique. L'aube abrasive brûle son visage et sa peau se tend, ses cils se durcissent comme des fils de vinyle, les cristallins derrière ses pupilles se givrent comme si oubliés dans le fond d'un freezer et son cœur commence à ralentir, réagissant au froid, quand soudain il la voit venir, il la voit qui s'avance, ferme et homogène, la vague, la promesse, et d'instinct se place pour en trouver l'entrée et s'y infiltrer, s'y glisser comme un bandit se glisse dans un coffre pour en braquer le trésor – même cagoule, même précision millimétrée du geste –, pour s'insérer dans son envers, dans cette torsion de la matière où le dedans s'éprouve plus vaste et plus profond encore que le dehors, elle est là, à trente mètres, elle approche à vitesse constante, et brusquement, concentrant son énergie dans ses avant-bras, Simon s'élançe et rame de toutes ses forces, afin de prendre la vague de vitesse justement, afin d'être pris dans sa pente, et maintenant c'est le *take off*, phase ultrarapide où le monde entier se concentre et se précipite, flash temporel où il faut inhaler fort, couper toute respiration et rassembler son corps en une seule action, lui donner l'impulsion verticale qui le dressera sur la planche, pieds bien écartés, le gauche en avant, *regular*,

jambes fléchies et dos plat quasiment parallèle au surf, bras ouverts stabilisant l'ensemble, et cette seconde-là est décidément celle que Simon préfère, celle qui lui permet de ressaisir en un tout l'éclatement de son existence, et de se concilier les éléments, de s'incorporer au vivant, et une fois debout sur le surf – on estime en cet instant la hauteur crête à creux à plus d'un mètre cinquante –, étirer l'espace, allonger le temps, jusqu'au bout de la course épuiser l'énergie de chaque atome de mer. Devenir déferlement, devenir vague.

Il prend ce premier *ride* en poussant un cri, et pour un laps de temps touche un état de grâce – c'est le vertige horizontal, il est au ras du monde, et comme procédant de lui, agrégé à son flux –, l'espace l'envahit, l'écrase tout autant qu'il le libère, sature ses fibres musculaires, ses bronches, oxygène son sang; la vague se déplie dans une temporalité trouble, lente ou rapide on ne sait pas, elle suspend chaque seconde une à une jusqu'à finir pulvérisée, amas organique sans plus de sens et, c'est incroyable, mais après avoir été tabassé par les cailloux dans le bouillon de la fin, Simon Limbres a fait demi-tour pour repartir direct, sans même toucher terre, sans même s'attarder sur les figures fugaces qui se forment dans l'écume quand la mer achoppe sur la terre, surface contre surface, il est retourné au large, ramant plus fort encore, fonçant vers ce seuil où tout commence, où tout s'ébranle, il a rejoint ses deux copains qui pousseront bientôt ce même cri dans la descente, et le set de vagues qui blinde sur eux depuis l'horizon, rançonnant leur corps, ne leur laisse aucun répit.

RÉPARER LES VIVANTS

une entrecôte saignante histoire de rester dans l'ambiance, le temps qu'elle revête son manteau blanc et qu'il en caresse le col animal, le temps enfin que le sous-bois s'éclaire, que les mousses bleuissent, que le chardonneret chante et que s'achève le grand surf dans la nuit digitale. Il est cinq heures quarante-neuf.



Maylis de Kerangal **Réparer les vivants**

Cette édition électronique du livre
Réparer les vivants de Maylis de Kerangal
a été réalisée le 9 décembre 2013
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070144136 – Numéro d'édition : 262266).

Code Sodis : N60577 – ISBN : 9782072530111
Numéro d'édition : 262268.